

XI
LA BONNE SERVANTE

Une bonne petite servante, appelée Ange, était au service d'un roi très méchant qui détestait les pauvres.

Ange, au contraire, qui les aimait beaucoup, leur portait tous les jours des morceaux de pain et de viande, malgré la défense du roi.

Or, un matin que Ange portait des provisions aux pauvres, le roi la rencontra dans l'escalier.

— «D'où viens-tu, à cette heure ? Réponds, qu'as-tu dans ton tablier ? Mais prends garde à toi, petite menteuse ; prends garde d'ouvrir ta bouche».

La pauvre servante se prit à trembler de tous ses membres et ne répondit pas.

— «Allons, vite, qu'as-tu dans ton tablier ?»

Ange l'ouvrit et le trouva rempli de fleurs.

— «C'est bien, dit le roi, il ne faut jamais rien donner aux pauvres».

Lorsqu'il fut parti, les fleurs redevinrent pain et viande, et la petite Ange alla distribuer le tout aux malheureux qui attendaient aux grilles du palais.

Un jour qu'elle faisait le pain, la bonne servante entendit la cloche du village. Elle se signa aussitôt et puis pensa :

— «Le four n'est pas encore tout à fait chaud, j'ai le temps d'aller prier un instant et de revenir enfourner mon pain».

Et Ange partit à l'église, s'agenouilla près d'une statue de la sainte Vierge et pria avec une si grande dévotion que la nuit arriva qu'elle s'en fût aperçue.

Craignant la colère du roi, la pauvre petite, toute tremblante, s'apprêtait à partir, quand elle entendit une voix qui lui disait :

— «Ange, tu es une bonne sainte fille, ne crains rien, un jour tu seras récompensée comme tu le mérites».

La servante partit.

L'ayant rencontrée, le roi lui dit :

— «Eh bien ! Ma charmante enfant, je te fais compliment sur le pain que tu as fait cuire aujourd'hui».

Croyant que le roi voulait se moquer d'elle, la petite servante fondit en larmes.

— «Qu'as-tu donc, Ange ?

— Ah ! Sire, ce n'est pas de ma faute ; j'ai entendu la cloche et j'étais allée faire ma prière...

— C'est bien, c'est bien ; tu as fait comme une bonne et honnête fille que tu es ; tu remercies Dieu après avoir bien rempli ta journée ; mais que diable ! On ne pleure pas ainsi».

Et le roi continua son chemin.

Lorsque Ange arriva à la maison, elle fut fort étonnée de voir le pain cuit et aligné sur les planches. Jamais on n'en avait vu de plus beau ; il était bien gonflé et paraissait tout doré.

— «Qui donc a fait ce beau pain ? demanda la petite Ange.

— Allons, ne soyons pas si orgueilleuse, répondit la reine ; je sais que tu fais bien tes affaires».

Ange baissa la tête ; plus tard elle apprit qu'une jeune fille, qui lui ressemblait en tous points, avait travaillé toute la journée.

En continuant à se promener, le roi rencontra un beau cheval.

— «Oh ! Le beau cheval !» Dit le roi.

Et il s'en approcha pour mieux l'admirer.

Mais l'animal, qui était indompté, commença à ruer de telle sorte, que le roi fut atteint en pleine poitrine.

On le transporta à l'instant dans son palais ; puis, de toutes les villes du royaume accoururent les plus savants médecins.

Ils arrivaient en foule, mais tous leurs remèdes ne servaient absolument de rien au pauvre malade.

Le roi allait mourir.

— «Hélas ! pensa la petite Ange, le roi va mourir !»

Et elle se mit à prier longtemps, bien longtemps pour lui.

Quand sa prière fut terminée, un ange lui apparut.

— «Va et demande des nouvelles du roi ; si demain il ne se porte pas mieux, je te dirai ce qu'il faut faire».

La jeune fille courut à la chambre du roi, mais on ne voulut pas la laisser entrer.

On lui donna même des coups de pied en disant :

— «Retire-toi donc d'ici, petite morveuse».

La bonne amie des pauvres s'en alla bien triste, mais pour revenir bientôt.

— «Monsieur le gardien, je vous prie, laissez-moi voir monseigneur le roi.

— Allons, va-t-en d'ici ; que je ne te voie plus, sinon...

— Au moins, dites-moi s'il se porte bien ?

— Que t'importe ?»

Et ce méchant homme, la prit par le bras et la jeta dehors.

Le lendemain, l'ange apparut de nouveau à la bonne servante et lui dit :

— «Prends cette herbe, fait-en une tisane et va la faire boire au roi».

Ange fit la tisane, puis se mit à prier à deux genoux avant de se présenter devant le monarque.

A la fin elle se décida.

Tout en montant l'escalier et en traversant les salles, la bonne petite fille entendait dire :

— «Vraiment, il n'y a plus d'espoir ; il ne passera pas la journée».

Et, comme par le passé, elle ne put approcher du lit du roi ; de nouveau le méchant garde l'avait repoussée rudement.

Ange s'en retournait, désolée, quand elle rencontra une grande dame.

— «Madame, je suis très pressée, voudriez-vous porter ce breuvage au roi ?

— Oui, ma bonne enfant», dit la grande dame.

Et elle porta la tisane au roi.

A peine celui-ci y eut-il trempé ses lèvres, qu'il sembla se réveiller d'un long sommeil.

— «Ah ! Que je suis bien», dit-il.

La nouvelle se répandit aussitôt que le prince allait mieux.

Quelque instant après le malade demanda :

— «Quel est le médecin qui m'a soigné ? Quel est l'homme à qui je dois la vie ?»

Mais personne n'en savait rien et nul ne répondit.

— «Encore une fois, quel est le médecin qui m'a sauvé ?» répéta le roi.

La grande dame, s'approchant, dit alors :

— «Ange, la petite servante, m'a priée de vous donner ce breuvage, qui vous a fait tant de bien».

On appela la jeune fille, qui arriva tout en larmes.

— «Monseigneur le roi est-il mieux ? Est-il guéri ? demanda-t-elle aussitôt.

— Oui, mon enfant, je suis beaucoup mieux», répondit, le roi.

Puis il reprit :

— «Dis-moi, qui t'a ordonné de faire le breuvage qui m'a sauvé ?

— C'est un ange.

— Un ange ?

— Oui.

— Eh bien ! Puisque j'ai un ange pour médecin, continue à faire tout ce qu'il te dira.

— Vous ne tarderez pas à être complètement guéri.

— Je l'espère. Tiens, pour te récompenser, je te nomme mon premier médecin, et je veux que tu commandes à tous les gens de ma maison».

Ange fut bien heureuse.

Bientôt le roi guérit tout à fait. Pour fêter son retour à la santé, il fit donner à manger et à boire, pendant sept jours, à tous les pauvres du royaume.

Après ce temps, l'amie des pauvres n'oublia pas ceux qui se présentaient aux portes du palais. Comme elle commandait à toute la maison du roi, elle put faire infiniment de bien.

Quand cette bonne petite fille mourut, il y eut un grand deuil dans tout le royaume.

Pendant douze jours, les cloches ne cessèrent de sonner, et les danses et les jeux furent partout interrompus. Qui donc aurait eu le courage de se réjouir après un pareil malheur ?

(Conté en 1882 par Mademoiselle Marie Ortoli, d'Olmiccia-di-Tallano).

XI

LA BUONA DOMESTICA

Una buona piccola domestica, chiamata Angela, era al servizio di un re molto cattivo che detestava i poveri.

Angela, al contrario, che li amava molto, gli portava tutti i giorni dei pezzi di pane e di carne, nonostante il divieto del re.

Ora, una mattina in cui Angela portava delle provviste ai poveri, il re la incontrò sulle scale.

— «Da dove vieni, a quest'ora? Rispondi, cosa hai nel tuo grembiule? Ma stai attenta, piccola bugiarda; stai attenta ad aprire bocca».

La piccola domestica si mise a tremare tutta e non rispose.

— «Dai, svelta, cosa hai nel tuo grembiule?».

Angela lo aprì e lo trovò pieno di fiori.

— «Bene, disse il re, non bisogna dare niente ai poveri».

Quando se ne andò, i fiori ridivennero pane e carne, e la piccola Angela andò a distribuirli agli sfortunati che aspettavano ai cancelli del castello.

Un giorno in cui faceva il pane, la buona domestica sentì la campana del paese. Fece il segno della croce subito e poi pensò:

— «Il forno non è ancora ben caldo, ho il tempo di andare a pregare un attimo e tornare ad infornare il mio pane».

E Angela andò in chiesa, s'inginocchiò vicino ad una statua della santa Vergine e pregò con una devozione così grande che la notte arrivò senza che se ne accorgesse.

Temendo la collera del re, la povera piccola, tutta tremolante, si apprestò ad andarsene, quando sentì una voce che le diceva:

— «Angela, tu sei una cara santa ragazza, non temere, un giorno sarai ricompensata come meriti». La domestica andò via.

Incontrandola, il re le disse:

— «Ebbene! Mia graziosa fanciulla, ti faccio i complimenti per il pane che oggi hai fatto cuocere».

Pensando che il re volesse prendersi gioco di lei, la piccola domestica si sciolse in lacrime.

— «Che cosa hai, Angela?

— Ah! Sire non è colpa mia, ho sentito le campane e sono subito andata a pregare...

— Bene, bene; ti sei comportata come la buona e onesta ragazza che tu sei; tu ringrazi Dio dopo aver impiegato bene la giornata; ma che diamine! Non si piange così».

Ed il re continuò il suo tragitto.

Quando Angela arrivò a casa, fu meravigliata di vedere il pane cotto ed allineato sulle panche. Mai si era visto niente di più bello; era ben gonfio e sembrava tutto dorato.

— «Chi ha dunque fatto preparato questo bel pane? Si domandò la piccola Angela.

— Andiamo, non siate così modesta, rispose la regina; lo so che fai bene il tuo lavoro».

Angela abbassò la testa; più tardi venne a sapere che una ragazza, che le somigliava tantissimo, aveva lavorato tutto il giorno.

E continuando nella sua passeggiata, il re incontrò un bel cavallo.

— «Oh! Che bel cavallo!» disse il re.

E si avvicinò meglio per ammirarlo.

Ma l'animale, che non era domato, cominciò ad scalciare in modo tale, che il re fu raggiunto in pieno petto.

Fu trasportato in un attimo nel suo castello, poi, da tutti i paesi del reame accorsero i medici più sapienti.

Arrivarono in massa, ma tutti i loro rimedi non servirono assolutamente a niente al povero malato.

Il re sarebbe morto.

— «Ahimè! Pensò la piccola Angela, il re morirà!»

E si mise a pregare per molto tempo, molto tempo per lui.

Quando finì di pregare, un angelo le apparve.

— «Vai e chiedi notizie del re; se domani non sta meglio, ti dirò cosa dovrai fare».

La fanciulla andò nella stanza del re, ma non vollero farla entrare.

Le diedero anche dei calci dicendole:

— «Vattene da qui, piccola mocciosa».

La piccola amica dei poveri se n'andò triste, ma ritornò subito.

— «Signora guardia, ve ne prego, lasciatemi vedere monsignore il re.

— Andiamo, vattene da qui; che non ti veda più se no...

— Almeno, ditemi se sta meglio?

— Che cosa t'importa?»

E quell' uomo cattivo, la prese per le braccia e la cacciò fuori.

Il giorno seguente, l'angelo apparve di nuovo alla gentile domestica e le disse:

— «Prendi queste erbe, fai una tisana e falla bere al re».

Angela fece la tisana, poi si mise a pregare in ginocchio prima di presentarsi davanti al monarca.

Alla fine si decise.

Salendo le scale e attraversando le sale, la buona fanciulla sentì dire:

— «Veramente, non ci sono più speranze; non passerà la giornata».

E, come prima, non poté avvicinarsi al letto del re; nuovamente la guardia cattiva l'aveva respinta rudemente.

Angela se n'andò via, sconsolata, quando incontrò una gran dama.

— «Signora, ho molta fretta, potete portare questa bevanda al re?

— Sì, mia piccola fanciulla».

Ed essa portò la tisana al re.

Appena costui s'inumidì le labbra, sembrò risvegliarsi da un lungo sonno.

— «Ah! Sto bene». Disse

Si sparse subito la notizia che il re stava meglio.

Qualche istante dopo, il malato chiese:

— «Chi è il medico che mi ha guarito? Chi è l'uomo a cui devo la vita?»

Ma nessuno sapeva niente e nessuno rispose.

— «Ancora una volta, chi è il medico che mi ha salvato?» ripeté il re.

La gran dama, si avvicinò, e disse:

— «Angela, la piccola domestica, mi ha pregato di darvi questa bevanda, che vi ha guarito».

Fu mandata a chiamare la piccola Angela, che arrivò in lacrime.

— «Monsignore il re, state meglio? siete guarito? Domandò subito.

— Sì, mia fanciulla, sto molto meglio». rispose il re.

Poi riprese:

— «Dimmi, chi ti ha chiesto di fare la bevanda che mi ha salvato?

— E' un angelo.

— Un angelo?

— Sì.

— Ebbene! Visto che ho un angelo come medico, continua a fare tutto ciò che ti dirà.

— Non tarderete ad essere completamente guarito.

— Lo spero. Tieni, per ricompensarti, ti nomino mio primo medico, e desidero che tu dia ordini a tutte le persone della casa».

Angela fu ben felice.

Presto il re guarì del tutto. Per festeggiare la sua guarigione, diede da mangiare e da bere, per sette giorni, a tutti i poveri del regno.

In seguito, l'amica dei poveri non dimenticò chi si presentava alle porte del palazzo.

Dato che impartiva ordini a tutti nella casa del re, poté fare infinitamente del bene.

Quando questa buona fanciulla morì, ci fu un grande lutto in tutto il regno.

Per dodici giorni le campane non cessarono di suonare, e le danze ed i giochi furono dappertutto interrotti.

Chi avrebbe avuto il coraggio d'essere felice dopo una simile disgrazia?

(Narrata nel 1882 dalla signorina Marie Ortoli, d'Olmiccia di Tallano).